

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$1.00 - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 502 - SAMEDI, 16 DECEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SCULPTURE. - SAINTE EMERENTIENNE, VIERGE ET MARTYRE, (PAR ANDRÉ BREQUERT)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 DÉCEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Francophue, par Jules Lanos. — Causerie, par Catherine Parr — Découverte scientifique, par Germain Beaulieu. — Sonnet, par J.-B. Caouette. — Etudes historiques, par G.-A. Dumont. — La femme vis-à-vis d'elle-même — Aux jeunes littérateurs, par Raoul Renaud. — Les événements du Brésil. — Petite poste en famille, par J. St E. — L'aspect des pyramides d'Égypte, par Volney. — Carnet de la cuisinière. — Aventure avec un bison (avec gravures), par J.-J. Smith. — L'origine des timbres-postes. — Choses et autres. — Feuilletons : En famille, par Hector Malot ; Les Mangeurs de feu, par Louis Jacolliot. — Jeux d'esprit : Enigme, Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES — Sculpture : Sainte Emerentienne, vierge et martyre ; Montréal : L'hôtel Windsor ; La cathédrale Saint-Pierre. — Etchemin : Moulin à scie de M. Fetch. — Vue sur la rivière Montmorency. — Les événements du Brésil. — Gravure du feuilletton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

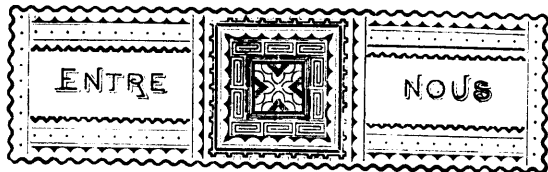
Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 1070, Montréal



Il y a de tristes jours dans la vie.

Au moment où l'on s'y attend le moins, alors que l'on fait des rêves d'avenir, que l'on pense à l'heureux jour où l'on pourra une fois encore presser dans ses bras une personne chérie, la nouvelle nous arrive que l'avenir n'existe plus en cela, que l'être aimé n'est plus.

Il est de ces malheurs auxquels on ne veut pas croire et, quand le coup nous frappe, on se demande si cela est vrai, si cela est possible. On voudrait mourir aussi.

Et pourtant, il faut vivre, il faut continuer à marcher sur la route, si rude qu'elle soit, il faut penser à ceux qui restent, qui nous aiment et qui ont besoin de nous.

Il faut travailler, écrire encore, quand la plume tombe des mains.

** Bureau, l'un des auteurs du vol célèbre commis au préjudice de la compagnie du Grand-Tronc, Bureau vient de sortir du pénitencier, dont il a été l'hôte pendant cinq ans et quelques mois.

Un journal dit, à ce propos, qu'un de ses rédacteurs a eu une courte entrevue avec le forçat libéré, auquel il a fait, entre autres questions, la suivante :

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais rien, répondit Bureau, je ferai ce que je pourrai.

La question était inutile, car tous ceux qui sont sortis du bague ont invariablement répondu de la même manière que Bureau, et pour cause.

Cette cause est que ces gens là sont d'un placement difficile, quelque bonnes intentions qu'ils puissent avoir.

** Et ceci me fait souvenir d'une singulière aventure arrivée à un célèbre écrivain français, Baudelaire.

Baudelaire travaillait un jour dans son bureau, quand un individu, assez proprement mis, entra.

— M. Baudelaire, je crois ?

— C'est moi-même.

— Monsieur, j'ai lu certaines de vos œuvres, je vous sais philosophe, et je viens vous demander un service.

— Tout ce que vous voudrez, à part de l'argent, car vous ne devez pas ignorer que je suis pauvre.

— Je le sais, monsieur, aussi n'est-ce pas cela que je viens vous demander. C'est de m'aider à trouver une position. Votre nom, votre influence.

— Que voulez-vous faire ?

— J'ai été teneur de livres, caissier . . .

— Et d'où sortez-vous ?

— Du bague, monsieur.

— Du bague !!!

— Oui, monsieur, du bague, où j'ai passé cinq ans pour avoir volé mon patron.

— Mais, mais, mais . . . ce n'est pas une fameuse recommandation, cela !

— C'est vrai, mais je suis décidé à redevenir honnête et, pour l'être, il me faut trouver à gagner ma vie. Si je suis repoussé partout, il ne me restera d'autre ressource que le suicide ou le crime.

— En effet, le dilemme est inattaquable . . . Je vais m'occuper de vous.

Quelques jours après, l'ex forçat entra chez un honnête banquier auquel Baudelaire avait caché les antécédents de son protégé.

Puis les années s'écoulèrent.

** Un soir, au café, Baudelaire racontait ce fait à un de ses amis.

— Et puis, dit ce dernier, qu'est-il devenu, ton forçat ?

— Il a tenu parole, jamais on a eu le moindre reproche à lui faire, C'est un employé modèle, un peu taciturne, ne parlant que quand il le faut, mais toujours le premier et le dernier à la tâche.

— Eh bien, cela prouve que le contact de l'honnête banquier lui a fait du bien.

— Je serais peut-être de ton avis, si je n'avais appris ce matin que l'honnête banquier s'est enfui en emportant la caisse.

— Ah, diable !

— Oui, et l'ancien forçat est resté à son poste.

— Ceci prouverait alors que ton protégé a encore commis un nouveau vol.

— Comment cela ?

— En ce sens, qu'il a pris l'honnêteté du banquier et qu'il lui a repassé sa canaillerie.

— Au fait, tu as peut-être raison.

** La théorie de l'ami de Baudelaire serait désastreuse pour les forçats libérés, si elle était généralement admise, car il leur serait impossible de se placer et de faire peau neuve, mais les écrivains ont de si singulières idées !

** Singulière encore l'aventure vraie que vient de me raconter mon excellent ami et collègue, le lieutenant colonel Lindsay.

Il a de cela sept ans, Lindsay avait dans son bureau un traducteur d'outre-mer, de Jersey.

C'était un très bon garçon, instruit, tenant à faire son travail avec le plus grand soin et à qui on ne pouvait reprocher qu'une chose, c'était d'avoir des idées et des manières si étranges qu'on se demandait parfois, s'il avait la tête bien équilibrée.

Ainsi, plusieurs fois par jour, on le surprenait au moment où il s'étreignait le crâne avec les deux mains, en pressant fortement.

Ses collègues de bureau tout effarés n'étaient pas très rassurés et un beau matin, l'un d'eux lui demanda pourquoi il se livrait à cet exercice.

— Comment, pourquoi ? Parbleu, c'est pour faire rentrer les bosses qui me poussent sur la tête. Voyez vous, la chose est bien simple, chaque idée se fait jour en enflant un des lobes du cerveau et, quand je n'en ai plus besoin, je presse à l'endroit voulu, pour me remettre le crâne en ordre. Voilà tout !

Les autres ouvrirent des yeux grands comme des portes cochères et furent convaincus, dès ce jour-là, qu'il était complètement déraillé.

Complètement était trop fort, il ne méritait pas encore cet adjectif.

Pendant le dernier mois qu'il passa au bureau, il eut à faire la traduction d'un rapport technique très difficile et il se donna un mal de chien à en venir à bout.

Un passage surtout lui donna du fil à retordre. Devait-il employer le mot *vapor* ou *steam* ? grave question !

Si grave qu'on le voyait se lever à chaque instant, arpenter le corridor, en s'étreignant la tête plus que jamais et en répétant à haute voix : *Steam or vapor ?*

Il finit par se décider pour *steam*.

J'ai le rapport sous les yeux.

** Puis, un beau jour, sa pauvre cervelle chavira, complètement, cette fois, et on dut le reconduire à Jersey, où il fut soigné par sa famille.

Cinq ans s'écoulèrent, on ne pensait plus guère au pauvre diable, on en recevait jamais de nouvelles. Il était probablement mort.

** Pendant l'avant-dernier hiver, Lindsay était retenu au lit par un rhumatisme atroce, quand on vint lui apporter, un jour, une dépêche. C'était un cablegramme ainsi conçu :

Crawford Lindsay,

Québec.

" Vapor not steam "

JOHN.

Lindsay, malade depuis longtemps, rendu nerveux par les souffrances, rejeta le télégramme et dit que ce devait être une fumisterie d'assez mauvais goût.

Cependant, il réfléchit qu'après tout il y avait peut-être erreur, et il envoya au bureau télégraphique, où on répondit qu'il n'y pouvait y avoir d'erreur. La dépêche était bien pour lui.

Le malade y pensa toute la nuit, et ce n'est que le matin qu'il trouva enfin le mot de l'énigme.

— Parbleu, s'écria-t-il, la dépêche vient de mon type de Jersey. Il aura peut-être eu une lueur de raison et en est revenu au moment où la folie l'a terrassé, alors qu'il s'occupait de la traduction de ce diable de rapport, il y a plus de cinq ans ! C'était bien cela.

Avouez que l'on n'a pas tous les jours des aventures de ce genre ; malheureusement, le rapport était imprimé il y avait beau temps, et c'est *steam* qui s'y trouve, *not vapor* !

Il y a une politesse supérieure à celle que donne l'usage du monde : c'est la politesse du cœur. — G.-M. VALTOUR.

FRANCOPHILES

A DES ÉTRANGÈRES, MES HOTESSES

Si la forêt a toujours une branche
Pour abriter l'aile des tourteraux,
La ville assez de toits où se retranche
Le peuple gîteux et fou des passereaux ;
Si la fontaine à leur soif donne l'onde
Et le hasard, le mil de leurs repas,
Aurais-je, moi, dans ma foi plus profonde,
Douté de Dieu, de vous ! Je n'osai pas !

Venant à vous, pauvre enfant de la France,
J'avais besoin d'amour plus que de pain ;
Je brûlais qu'on me parlât d'espérance,
Qu'on m'accueillît et me tendît la main.
Le pain s'achète et se mange à mon âge
Où la faim fait, bons les maigres repas,
Mais la bonté n'est point en étalage ;
Où la reçoit, on ne l'achète pas.

Et si parfois près de vous je m'oublie,
S'y z aveugle ; il m'est si confortant
De parler comme on parle en ma patrie,
Il m'est si doux de me croire un enfant.
Comme autrefois, d'avoir, ainsi qu'en France,
Une mère et des cœurs m'aimant tout bas,
Autour de moi de faire l'oubliance,
D'être étranger et de ne l'être pas.



LEQUEL CHOISIR ?

Marguerite R... a vingt ans. Elle habite la campagne ; elle y est née et préfère à toute autre cette vie à demi rustique, à demi familiale qui a été la sienne depuis le jour de sa naissance. La grande ville l'effraie. Le monde lui fait peur ; mais, dans cet effroi et dans cette peur, il y a un sentiment de curiosité mal défini qui la fait songer secrètement à ces mystères de la vie mondaine, toujours rêvés, mais jamais en revus.

Un jour, peut être dans sa famille, dans un salon ami, dans une fête champêtre, je ne sais où, elle a aperçu un gentleman, probablement un Montréalais, beau parleur et à coup sûr ensoleur pour une pauvre enfant sans expérience et sans connaissance de la vie.

Il lui a parlé et monté la tête en lui faisant entrevoir un mirage qui ne pourrait jamais devenir une réalité ; et, quelques jours après, quand l'affaire ou le plaisir qui l'avait amené dans le pays qu'habitait Marguerite ne devait plus l'y retenir, il est parti, insouciant, sans se préoccuper ou se souvenir de ce qu'il avait dit à la pauvre fille et se douter des ravages qu'il avait fait dans ce cœur innocent, qui s'était ouvert à la première parole d'amour.

Elle avait dix huit ans ! — Elle a pleuré, a maudit la destinée qui lui enlevait toutes les illusions et les bonheurs de la vie, et elle s'est dit, avec le plus profond désespoir :

— Je ne me consolerais jamais ! ...

Dans le même village, habitée par la famille de Marguerite, vivait aussi une autre famille, plus riche que celle de la jeune fille. Elle se composait de deux vieillards, le mari et la femme, et d'un fils qui, habitué à vivre dans l'isolement avec ses vieux parents, avait donné toute sa vie à l'étude et au travail.

Les deux familles se connaissaient ; mais elles avaient entre elles aussi peu de relations qu'il est possible d'en avoir dans un village, où la vie quotidienne amène chaque jour quelque rencontre entre les habitants.

Le père et la mère, très vieux, sont venus à mourir.

Ils ont laissé leur fils, âgé de trente-cinq ans environ, paraissant plus vieux que son père, livré seul à ses livres et à ses domestiques, qui mènent

la maison et les affaires, sans que le pauvre homme en prenne soin.

Un jour, une difficulté de voisinage amena le vieux garçon chez les parents de Marguerite. Il connaissait à peine la jeune fille, qui n'était toujours pour lui que la petite voisine qu'il avait aperçue, il y avait bien dix ans, son panier au bras, se rendant à l'école chez mademoiselle, qui lui enseignait la grammaire et la géographie.

Mais Marguerite avait dix-huit ans, elle était jolie et on le lui avait déjà dit, ce qui est toujours une force pour une femme. Et le vieux garçon, qui n'avait jamais senti qu'il avait un cœur, s'est aperçu en voyant cette fraîche enfant...

Elle le regarda, elle, comme elle aurait regardé maître Thomas ou maître Pierre, venant apporter un sac de pommes de terre à la cuisine.

Malgré cela, le pauvre garçon, qui se savait riche, et qui savait aussi que la fortune est l'une des plus grandes forces de ce monde, se persuada que, malgré sa tête dénudée et son dos courbé par l'habitude de lire toujours dans les livres, les parents de Marguerite se trouveraient heureux de lui donner leur fille...

Elle, la petite fille, qui ne connaissait encore rien de la vie, ouvrirait des yeux étonnés et ravis devant cette perspective de devenir la maîtresse de ce logis, le plus confortable du village, et d'être la plus grande dame du pays, commandant à beaucoup de serviteurs.

Si cette histoire était un roman, j'aurais dit peut être, qu'en se voyant vieux et laid devant cette enfant belle de jeunesse et de santé, le brave garçon honteux de son amour, aurait eu peur et n'aurait osé rien avouer ni à Marguerite, ni à sa famille... L'amour vrai est quelquefois si timide ! ... Mais je raconte les faits tels qu'ils se sont passés

La demande a été faite et acceptée. Mais acceptée pour quelle époque ? Quand Marguerite consentira-t-elle à mettre sa main dans celle du malheureux qui l'attend et qui, chaque jour, cherche à lire, dans les yeux de sa fiancée, le bonheur ou le malheur de sa vie ?

Peut être pense-t-elle encore à l'autre, à celui qui, il y a deux ans, lui a dit aussi le premier quelle était jolie ?

Que feriez vous à sa place, vous, jeunes filles qui me lisez ?

Garderiez-vous pour cet inconnu, pour cet amant d'un jour, un souvenir qui, un instant, a passé dans votre vie, ou tendriez-vous une main presque maternelle à cet homme déjà mûri par une existence tristement déflourée par la solitude et l'étude ? ... Il n'a aucune des beautés, ni aucun des prestiges que donne la jeunesse ; mais il a un cœur qui aime, et peut être paiera-t-il en amour et en bonheur le sacrifice que la jeune fille, brillante et belle, fera pour le brave garçon, déjà vieux, qui ne lui demande, pour la rendre heureuse, que de mettre sa main dans la sienne ?

Telle est la question qui vient de m'être posée par l'une de mes amies. Je vous dirai peut être un jour quelle aura été sa décision. En attendant, je souhaite qu'elle me comprenne.

CATHERINE PARR

DECOUVERTE SCIENTIFIQUE



Le monde des savants vient d'être vivement ému par une théorie nouvelle tendant à expliquer un grand point de la physique moderne, et il est tout probable qu'il va s'opérer un complet changement dans la manière de considérer un des grands travaux de la nature.

Il s'agit de la formation de la neige. La neige, selon cette théorie, ne serait rien autre chose qu'une espèce de métamorphose des pétales des fleurs que les vents impétueux de l'automne emportent à travers l'espace infini.

C'est un jeune homme qui n'a plus de vingt-cinq à vingt-six ans, mais d'un esprit observateur et perspicace, qui vient de doter ainsi la science d'une découverte aussi importante.

Voyez en quel style clair et précis, le jeune physicien en question, E. Z. Massicotte, raconte les circonstances étranges où il fut l'heureux témoin des mystérieuses opérations de la nature.

« Comment cela se fit-il ? dit-il. Je ne sais. Toujours est-il que j'étais en compagnie d'un être céleste ayant la beauté particulière aux étoiles.

« Je marchais sur une route d'azur, bordée de forêts vertes. Ça et là, dans les éclaircies, apparaissaient des habitations de marbre rose, d'une élégance suprême.

« Dans cet étrange pays, inconnu des mortels, la gamme joyeuse des couleurs tendres semblait seule admise.

« Des brises sonores semaient dans l'atmosphère parfumée une musique aux douceurs déliantes.

« Muet d'étonnement, j'allais toujours.

« Soudain, je poussai un cri d'ébahissement infini ! Devant moi s'élevait une montagne haute comme l'Himalaya, mais si éblouissante de blancheur qu'on l'eût dite d'albâtre ou de carrare brillant.

« Cette montagne titanique était faite de pétales de fleurs. On y voyait le gentil muguet, la rose immaculée, le lis pur, la suave immortelle, la marguerite amoureuse, l'ornithogale hautain, l'odoriférante tubéreuse, la mignonne perce-neige, la douce paquerette, le nénufar grave, la plantureuse bourse-de-neige et tant d'autres.

« Pourquoi ?

« Mon compagnon lisant dans ma pensée, répondit :

« — Le Créateur ne laisse rien perdre sur votre planète, Terre. Chaque année s'épanouissent d'innombrables fleurs blanches. Ces fleurs, après avoir servi aux humains, se répandent en pétales que la brise emporte. Des messagers divins les recueillent, les entassent ici, et, quand l'automne a fait sur votre globe son œuvre dévastatrice, Dieu, de ses larges mains, sème ces pétales *virginaux*, et votre monde revêt sa toilette d'innocence.

« — Alors les neiges ? ...

« — Les neiges sont les pétales des fleurs mortes. »

Si tel est le cas, les gouvernements modernes, dans leur prévoyance habituelle, pourront facilement vaincre la rigueur des hivers : il suffira de défendre, sous peine d'emprisonnement à perpétuité, à toute personne majeure et capable, la culture des fleurs, mais, bien entendu, de celles seulement dont les pétales sont blancs ou *virginaux*. M. Massicotte nous en donne généreusement une légère énumération.

Comme on le voit, de cette savante théorie découlent des conséquences imprévues qui peuvent facilement changer du tout au tout les grandes données de la physique moderne.

Les savants de toutes nuances et de tous pays feront donc œuvre humanitaire en s'occupant sérieusement de la chose, et nous prions les journaux de leur ouvrir généreusement leurs colonnes pour la libre discussion d'une si importante découverte.

On annonce que M. E. Z. Massicotte donnera, à ce sujet, une brillante conférence dans la salle du Windsor. Il est certain de convaincre l'auditoire et de lui faire partager ses opinions sur un point si délicat.

Mes sincères félicitations au jeune et brillant physicien.

Germain Deaulieu

Certains menteurs disent quelquefois la vérité : c'est pour faire avaler leurs mensonges. — ALPH. KARR,

Nous devrions avoir une foule de monuments historiques, car c'est ainsi, souvent, que les masses apprennent à connaître leurs héros et les raisons, pour lesquelles elles doivent être fières de leur race. — E.-Z. MASSICOTTE,

SONNET

Cueilli dans l'album de M. J.-A. Paré, de St-Roch, Québec.

Vous souvient-il de ce temps mémorable
Où vous fondiez, dans notre vieux faubourg,
Une fanfare éclatante, admirable,
Volant au poste à l'appel du tambour ?

Souvent paré de la feuille d'érable,
(Pardonnez-moi ce vilain calembour)
Vous accouriez à la voix adorable
De la patrie, et fétiez son grand jour....

Vous dirigiez cette fanfare habile
Qui faisait battre, au sein de notre ville,
Les cœurs français d'amour et de bonheur !

Elle n'est plus... Mais les brillants services
Qu'elle a rendus, grâce à vos sacrifices,
Sont consignés dans le livre d'honneur !

J. B. Caouette



JEAN DESCARY-LEHOUX

Joseph Descary, fils de Paul Descary et de Marie Hurtubise, se maria à Cunégonde Lefebvre, en juin 1727 ; son contrat de mariage, qui porte la date du 30 mai 1727, a été fait par M. Lepaillier, notaire. De ce mariage sont nés : Joseph-Marie, qui fixa sa résidence à la Côte-de-Liesse, paroisse de Saint Laurent ; Paul, qui alla demeurer à la Côte Saint-Martin du Pied du-Courant, maintenant Hochelaga ; Marie Catherine ; Cunégonde-Amable ; Jean-Baptiste ; Gervais-Marie, ce dernier a eu la terre des Côteaux par acte de partage entre lui et son frère Jean-Baptiste, acte fait par G. Hodiègne, notaire royal, le 28 janvier 1764.

Gervais-Marie Descary, fils du précédent, épouse en février 1764, Catherine Picard ; son contrat de mariage rédigé par G. Hodiègne, déjà nommé, est daté du 4 février 1764. De son mariage sont nés les enfants suivants, nous donnons entre parenthèses le nom de leurs femmes : Gervais (Amable Déguire), Gabriel (Marguerite Bleigner-Jarry), Urbain (Catherine Leblanc), Jean Baptiste (Catherine Pominville) et Marie (Eustache Prud'homme).

Du mariage de Gervais Descary avec Amable Déguire, mariage célébré en octobre 1794, et dont le contrat a été fait par le notaire Jean Guillaume Delisle, les enfants dont les noms suivent sont nés : Gervais, Marie-Anne, Toussaint, Catherine, Jérémie, Angélique, Marie, Joseph, Henriette et Benjamin.

Nous venons d'esquisser à grands traits l'histoire de Jean Descary-Lehoux et de quelques uns de ses descendants ; maintenant il nous reste à parler d'une touchante cérémonie qui eu lieu en 1884.

Nous croyons ne devoir rien faire de mieux que de citer ici le rapport de cette fête de famille tel que publié par la presse :

« On nous communique des détails sur une touchante fête qui a eu lieu au sein de la patriotique famille Descary à Notre Dame de Grâce.

« Il s'agissait de la bénédiction du drapeau de la famille porté sur le char de Maisonnette dans la procession du 25 juin 1884, à l'occasion des noces d'or de l'Association Saint-Jean-Baptiste.

« Il est en forme d'écusson tricolore. Dans le bleu l'on voit une gerbe de blé d'or, et dans le blanc un pommier à trois racines représentant les trois souches issues du premier des Descary. Sur le verso, se lit la belle devise : *Nous cultivons le sol de nos ancêtres, car la famille possède encore à*

Notre-Dame de Grâce les terres qui ont été concédées à leur premier ancêtre.

« Le drapeau était porté dans la procession par M. Joseph Descary, fils de M. Gervais Descary, cultivateur, de la paroisse de Saint Laurent, comme étant le plus jeune des aînés de la huitième génération en ligne directe.

« Ces jours derniers donc, la nombreuse famille Descary se réunissait chez M. le maire Descary, de Notre-Dame de Grâce, pour assister à la bénédiction du drapeau de la famille.

« Cette belle fête avait été organisée par M. A.-C. Descary, notaire, de Montréal, et M. Léon Descary, ancien zouave pontifical, de Notre-Dame de Grâce.

« M. l'abbé Grangeon, spécialement invité pour la circonstance par la famille, fit la bénédiction du drapeau, après quoi il prononça quelques paroles pleines d'onction et de sagesse.

« J'ai connu, a-t-il dit, vos aïeux, ils étaient des patriotes et des chrétiens. Vous avez gardé intacte leur foi et leurs mœurs. Voilà pourquoi vous êtes puissants ; voilà ce qui sera votre force dans l'avenir. Gardez précieusement cet héritage. Il vaut mieux que toutes vos richesses, que tous ces terres si fertiles et si précieuses qu'ils vous ont léguées. Ces biens peuvent passer, mais la vertu et les mérites qu'on acquiert en la pratiquant sont impérissables »

« Après la cérémonie religieuse, il y eût dîner somptueux, après lequel M. A.-C. Descary proposa la santé des messieurs de Saint-Sulpice.

« Les ancêtres de la famille Descary, dit-il, ont été des hommes de foi, comme M. l'abbé Grangeon se plaît à le dire, mais ils en étaient certainement redevables aux messieurs du Séminaire de Montréal, sous la direction desquels la famille Descary s'est perpétuée jusqu'à nos jours. »

« Après plusieurs autres santés, cette joyeuse fête se termina et chacun se retira en emportant les plus doux souvenirs.

« M. le maire Descary fut choisi comme dépositaire du drapeau, vu qu'il est le propriétaire actuel de la terre qui avait été concédée en 1666, à Jean Descary, fondateur de la famille en ce pays.

« Comme nous l'avons déjà dit, la bannière était en soie tricolore aux armes de la famille : trois rochers en or sur azur d'argent. »

Nous terminerons en reproduisant ici les adieux pleins de foi et d'espérance de la Révérende Sœur St-Pierre (née Hersilie Descary), écrits à la veille de son entrée au monastère des Carmélites, à Hochelaga (1885) :

Pour la première fois, sous cette austère bure,
Je sens battre mon cœur, novice du carmel,
Qui dira mon bonheur et l'allégresse pure,
Qui m'enivre aujourd'hui, c'est l'aurore du ciel.
Oui, je suis fille de Thérèse,
L'enfant de Marie au Carmel,
Que je me trouve à l'aise
Sous cet habit du ciel.

Oh ! pendant sept années, les yeux baignés de larmes,
Tu m'as vue, ô Jésus ! soupire et gémir
Devant ce cher Carmel dont l'attrait plein de charmes,
Ne faisais qu'enflammer mon amour, mes désirs,
Oui, je suis, etc.

J'ai salué le port, j'entre dans l'arche sainte,
O monde ! sans regrets je viens te dire adieu,
Tu ne me verras plus, cachée en cette enceinte,
Je ne respirerai que pour aimer mon Dieu.
Oui, je suis, etc.

Pour comb' de bonheur, en ton beau centenaire
Tu m'acceptes, Thérèse, en ton b'ni carmel.
Reçois mon sacrifice, il est doux de le faire,
M'appuyant sur ton cœur pour monter à l'autel.
Oui, je suis, etc.

A Dieu, je l'ai juré, je veux être victime !
O ma très sainte mère, victime comme toi !
Pour consoler Jésus de l'audace du crime
Je veux vivre d'amour et d'amour de la croix.
Oui, je suis, etc.

Dans ce jour solennel, je choisis pour devise,
Ce cri de ton grand cœur : « Ou souffrir ou mourir ! »
Souffrir pour les pécheurs et pour la sainte Eglise ;
C'est le but de ma vie jusqu'à mon dernier soupir
Oui, je suis, etc.

A l'ombre du Carmel, près de l'Eucharistie,
Je pourrai librement sur le cœur de Jésus

M'immoler sans retour et consumer ma vie
A demander pardon pour le monde perdu.
Sainte bure, cher Scapulaire,
Je vous tiens, vous êtes à moi !
Cent fois je vous préfère
A la pourpre des Rois.

C'est à votre clémence, ô Mère bien-aimée,
Que je vis le bonheur de ce jour fortuné,
De reconnaissance, mon âme s'est embrasée,
Par tout mon dévouement je vais vous le prouver
Sainte bure, etc.

Bonnes Sœurs tourières, mes compagnes chéries,
Je viens le cœur emu vous dire mon adieu,
Toi surtout, Saint-Rémi, ma sœur et mon amie,
Ton souvenir me suit je l'emporte au saint lieu.
Oui, je suis, etc.

Tu seras près de moi dans ce cher monastère,
Tu me suivras partout, je te verrai toujours,
Et nos deux cœurs unis jusqu'à l'heure dernière,
Au pied des saints autels se diront leur amour.
Oui, je suis, etc.

A MA FAMILLE

O père bien aimé, dans l'heureuse patrie,
Je te vois tressaillir en ce jour solennel !
Tu le sais, c'est pour toi que ta fille chérie,
Accomplit aujourd'hui son entrée au carmel.
Oui, je suis, etc.

Tu comprends maintenant nos peines, nos alarmes
Tu bénis ma mère, tu bénis tes enfants,
Pour l'affection vraie et pour les saintes larmes,
Qui couleront sur toi pendant de si longs ans.
Oui, je suis, etc.

Console ma mère pour le grand sacrifice,
Que j'impose à son cœur pour voler au carmel.
Console mes frères, dis-leur que mon calice,
Pour eux et pour mes sœurs est un bienfait du ciel.
Oui je suis, etc.

A LA FAMILLE VALOIS

Famille vénérée de notre fondatrice,
En franchissant le seuil de votre cher carmel,
Laissez moi vous dire que Saint-Pierre, novice,
Ne vous oubliera pas à l'ombre du Carmel
Oui, je suis, etc.

Elle vous bénira dans son humble prière,
Elle se souviendra des touchantes bontés,
Que vous aviez toujours pour son cher monastère,
En demandant au Ciel votre félicité.
Oui, je suis, etc.

G. Hodiègne

LA FEMME VIS-A-VIS D'ELLE-MÊME

La volonté qui s'affranchit de la conscience
chrétienne mène à la perdition.

Une femme manque de dignité quand elle a
tant de physionomies que de robes.

Rien de plus dangereux pour elle que de donner
un plein essor à son imagination.

Qu'elle prenne l'habitude de ne rien dire ou
faire sous l'impression d'une émotion. Elle de-
viendra forte, si dans une circonstance qui la
froisse, dans tout procédé qui l'offense, après une
parole piquante elle jette un regard intérieur sur
le crucifix et garde le silence.

Les grâces qu'elle reçoit, les vertus qu'elle pra-
tique, les bonnes œuvres qu'elle fait, doivent au-
tant que possible rester ignorées. Quand nous ou-
vrons la bouche pour publier le bien que nous fai-
sons, il s'envole comme l'oiseau dont on ouvre la
cage.

La patience de la femme peut suppléer à beau-
coup de vertus, elle est la marque d'une âme forte
et caractéristique.

C'est l'amour propre qui rend souvent la femme
exigeante, orgueilleuse, inquiète, impatiente, ca-
pricieuse ; mais elle s'aimera moins parce qu'elle
se connaîtra mieux.

Il est vraiment grand celui qui est petit à ses
yeux, et pour qui le comble des honneurs n'est que
néant.—PASQUIN.

AUX JEUNES LITTÉRATEURS



AI déjà parlé de la difficulté que nous avons, au Canada, de nous procurer des ouvrages sérieux pour approfondir nos études dans les sciences et la littérature en général. Tous les travaux de la plume qui nous seraient utiles se vendent un prix trop élevé pour être à la portée des jeunes gens qui commencent

leur *struggle for life*, très souvent avec une bonne provision de connaissances ; mais de ces petites roulettes en or ou en argent que l'on appelle monnaies, ils en ont peu ou prou. Il est donc difficile, pour ne pas dire impossible, pour la plupart d'entre eux, de s'édifier une bibliothèque sérieuse et consultative.

Cependant, depuis quelques années les progrès de notre siècle de vapeur et d'électricité se sont faits aussi sentir dans l'imprimerie et la librairie, et des hommes d'entreprise ont fait l'essai, après les Américains, de publication d'ouvrages de longue haleine par série périodiques ou mensuelles. Ces tentatives ont réussi, et aujourd'hui la jeunesse studieuse peut se procurer des travaux littéraires bon marché, grâce à ce système de publication qui s'introduit en France et au Canada.

Un des avantages de ces travaux publiés par séries périodiques, c'est qu'ils sont admis en franchise par nos autorités douanières et que nous épargnons ainsi un tribut de quinze pour cent *ad valorem* que nous sommes obligés de payer sur les autres produits littéraires, au gouvernement canadien.

Tout cela diminue d'autant le prix de vente et nous ne devons pas manquer d'en profiter.

Il y a deux ou trois ans, je signalais à l'attention des amateurs de bonne lecture, une publication excessivement bon marché publiée par la maison Henri Gautier, de Paris ; *La Bibliothèque populaire à 10 centimes*. Je constate avec plaisir aujourd'hui que grâce à la propagande que j'ai faite dans le MONDE ILLUSTRE et ailleurs de cette publication hebdomadaire, elle a une grande circulation parmi mes compatriotes. J'en suis heureux, car plus les bons ouvrages seront répandus, moins les mauvais auront de prise.

Cette publication est aujourd'hui en vente chez la plupart de nos libraires, et il m'arrive encore aujourd'hui, quoiqu'il y ait trois ans que je n'en aie parlé, de recevoir des demandes de renseignements sur cette publication.

L'année dernière, je signalais, ici même, à l'attention de ceux qui veulent s'instruire, une publication très instructive et relativement bon marché : *La Terre, les Mers et les Continents*, un volume in-octavo, de huit cents pages et sept cents vignettes. Ce travail est maintenant terminé et se vend pour douze francs (\$2.40).

Aujourd'hui, je viens attirer votre attention sur une publication qui est la continuation de ces études minutieuses sur la terre. Ce nouveau travail paraît tous les jeudis depuis le 19 octobre, par séries de trente-deux pages chacune et a pour titre : *La terre avant l'apparition de l'homme*. L'ouvrage complet aura 800 pages et 760 vignettes ; chaque série se vend cinquante centimes (dix cents), et on peut souscrire dès à présent en envoyant aux éditeurs, MM. J.-B. Baillières et Fils, 19, rue Hautefeuille, Paris, un mandat de \$2 40.

Dans le premier ouvrage que je viens de signaler, l'auteur étudiait notre planète dans son état actuel, il passait en revue les divers phénomènes dont la Terre est aujourd'hui le théâtre, il s'occupait des minéraux et des roches, en indiquait les principales applications. Mais notre globe a subi de nombreuses transformations dans le cours des périodes géologiques. Dans le second, l'auteur s'occupe principalement des faunes et des flores d'autrefois, en faisant ressortir les liens qui les rattachent aux faunes et aux flores actuelles.

Enfin, ce second travail de M. F. Priem promet de ne le céder en rien à ses aînés et je ne saurais mieux faire que de le recommander aux jeunes

littérateurs qui, comme moi, n'ont pas le nerf de la guerre, comme qui dirait les pistoles nécessaires pour faire l'acquisition de livres dispendieux.

Raoul Renauld

LES EVENEMENTS DU BRÉSIL

(Voir gravure)

Depuis la révolution qui a chassé de ses Etats l'empereur Dom Pedro, le Brésil cherche en vain la stabilité politique.

L'Etat de Rio-Grande est depuis longtemps en pleine insurrection et non seulement les insurgés tiennent en échec les troupes du pouvoir central, mais encore ils ont fait un pas décisif en s'emparant de Porto-Alègre.

Le chef du gouvernement brésilien est, on le sait, le maréchal Floriano Peixoto qui doit sa nomination à la suprême magistrature à celui qui est aujourd'hui son plus redoutable adversaire, l'amiral de Mello. Custadiu José de Mello est né à Bahia en 1841 ; sa carrière, commencée à l'école navale de Rio-de Janeiro, a été des plus brillantes.

Chargé à diverses reprises de missions importantes, il est souvent allé en Europe.

De retour dans son pays, il joue un rôle important dans les conseils de l'Etat. Lors du coup d'Etat tenté en novembre 1891 par Déodoro de Fonseca, c'est de Mello qui dirigea l'insurrection soulevée par cet excès de pouvoir et qui rétablit la légalité. A ce moment on lui offrait le pouvoir suprême ; il le refusa et désigna au choix de ses compatriotes Floriano Peixoto, qui fut élu, et qui, en reconnaissance, le nomma ministre de la marine.

Cependant, l'exercice du pouvoir aurait amené, semble-t-il, chez Peixoto, certaines tendances à user des procédés dictatoriaux de son prédécesseur. De Mello s'en émeut, et, après plusieurs scènes très vives, se retire dans le Rio Grande du Sud qui avait déjà été le foyer de la précédente révolution. Là, à bord du cuirassé *Aquidaban*, il rallie autour de lui une véritable flotte et marche sur la capitale du Brésil. Actuellement, sa flotte est en rade de Rio, cette rade qui passe, avec raison, pour l'une des plus belles du monde entier.

On voit, en plusieurs points de cette rade, des forts qui sont restés fidèles au gouvernement du maréchal Peixoto, à l'exception du fort Armação sur le littoral de Nictheray, en face de Rio, qui s'est rendu après bombardement et qui a été occupé par des troupes de débarquement. Un fort, celui de Villegagnon, a pu rester neutre (?).

Quoi qu'il en soit, la situation actuelle des belligérants est encore plus bizarre que celle de ce fortin neutre : en termes de jeu d'échecs, ils sont *pats*, l'un et l'autre ; l'amiral tient la ville sous ces canons et peut incontestablement lui faire beaucoup de mal, mais il jouerait gros jeu à le tenter, car, d'autre part, s'il est entré en rade, les forts de l'entrée lui interdisent la sortie, la flotte étant sans communications et sans ravitaillement.

PETITE POSTE EN FAMILLE

M. F. P., Sainte-Rose.—Mais oui, nous les avons vos *Voix mélodieuses*, zélé et bienveillant correspondant. Comme pour en savourer plus longtemps l'harmonie—c'est un peu d'égoïsme—nous avons quelque peu retardé à les insérer. Elles passeront bientôt, et le dernier envoi suivra de près.

J. E. D., Québec.—Le premier relieur venu vous renseignera bien mieux que nous sur ces détails de métier. Nous tenons, pourtant, que la chose est des plus praticables.

M. N.-G. K., Québec.—Reçus, vos envois. Deux des vus paraissent dans le présent numéro.

M. W.-J. S., Ottawa.—Nous avons eu l'un et l'autre, oui. Mais ni l'un ni l'autre ne pouvant être imprimés, et comme les manuscrits ne sont pas rendus, nous estimions que le silence serait une réponse suffisante, et pour vous plus satisfaisante.

L'ASPECT DES PYRAMIDES D'EGYPTE

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices dix-huit lieues avant d'y arriver ; elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche ; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied ; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve : la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport ; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage ; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière ; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages ; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Egypte : ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres.

VOLNEY

CARNET DE LA CUISINIÈRE

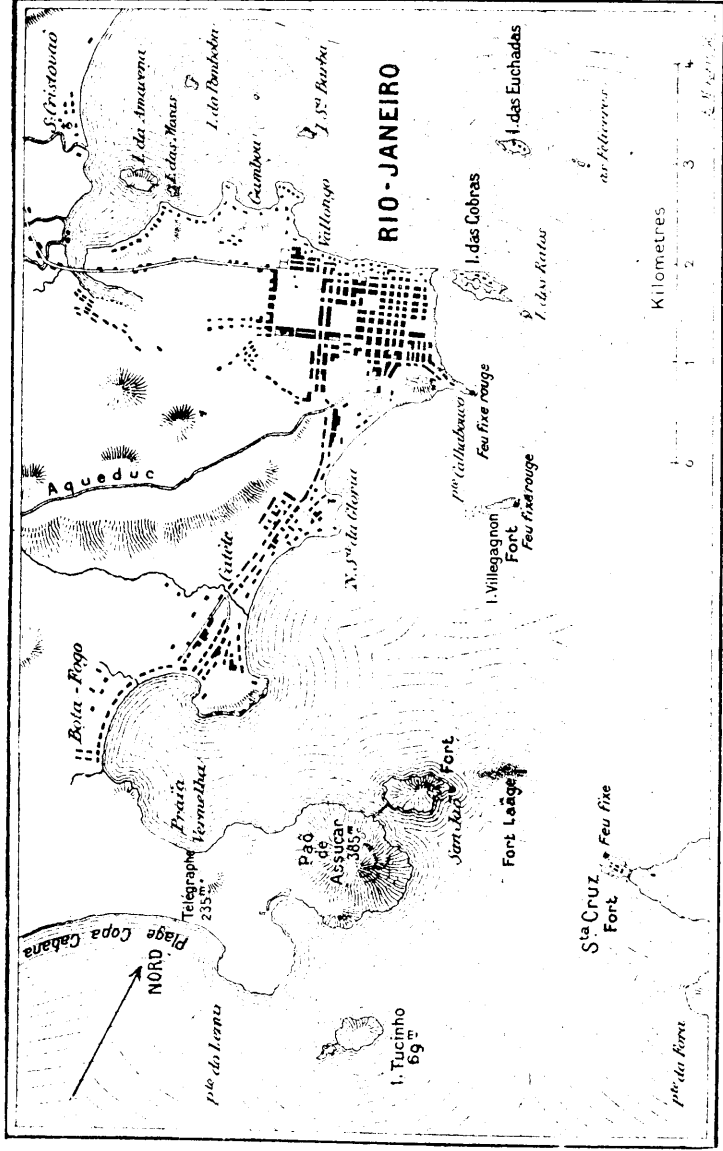
Charlotte de pommes.—Après avoir épluché une certaine quantité de pommes que l'on désire mettre en marmelade, on les fait cuire avec un peu d'eau et de sucre et un peu de vanille ; lorsque la marmelade est cuite, on la passe et on la fait réduire avec un peu de beurre frais et de confiture de groseille. D'autre part, faire revenir au beurre des tranches de pain coupées en lames longues et en foncer un moule à charlotte de manière à ne laisser aucun interstice, autant au fond qu'autour. Ceci fait, remplir le moule, le couvrir d'une large lame de pain et mettre la charlotte à four doux une demi-heure ; au moment de servir démouler et arroser la charlotte d'un sirop à la confiture de groseille avec kirsch ou marasquin.

Poulet sauté chasseur.—Après avoir vidé, flambé et découpé un poulet comme à l'ordinaire on l'assaisonne, sel et poivre. On le met dans un plat à sauter avec moitié huile et beurre, on le fait revenir doucement et surtout bien doré ; mettre une pincée d'échalotes hachées, une pointe d'ail, quelques champignons émincés et crus ; après avoir fait sauter légèrement, on y met une pincée de farine, mouiller avec un verre de vin blanc, un peu de bouillon, de sauce tomate, et l'on corse d'un peu de jus de viande ; laisser cuire 18 minutes ; au moment de dresser on finit d'un jus citron et persil hachés. Servir très chaud.

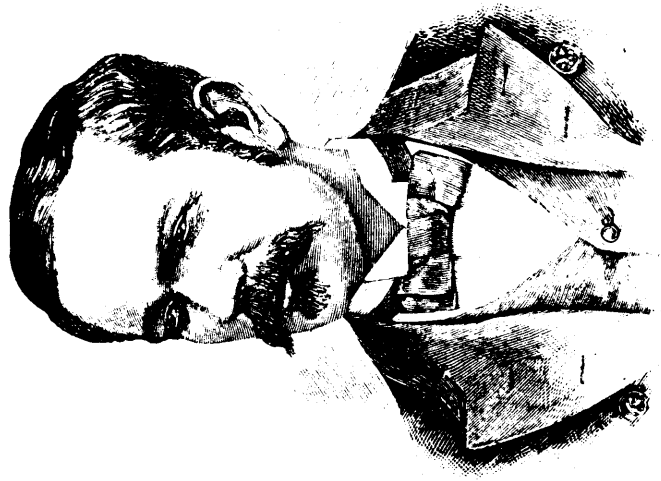
Voici les jours sombres de l'hiver qui arrivent. Voulez-vous vous distraire au coin du feu ? Achez les *Farces de Piron* et vous rirez pendant tout le temps que vous en ferez la lecture. Prix : 10c. G.-A. et W. Damont, 1826, rue Ste-Catherine.



L'AMIRAL DE MELLO



CARTE DE L'ENTRÉE DE LA BAIE DE RIO DE JANEIRO

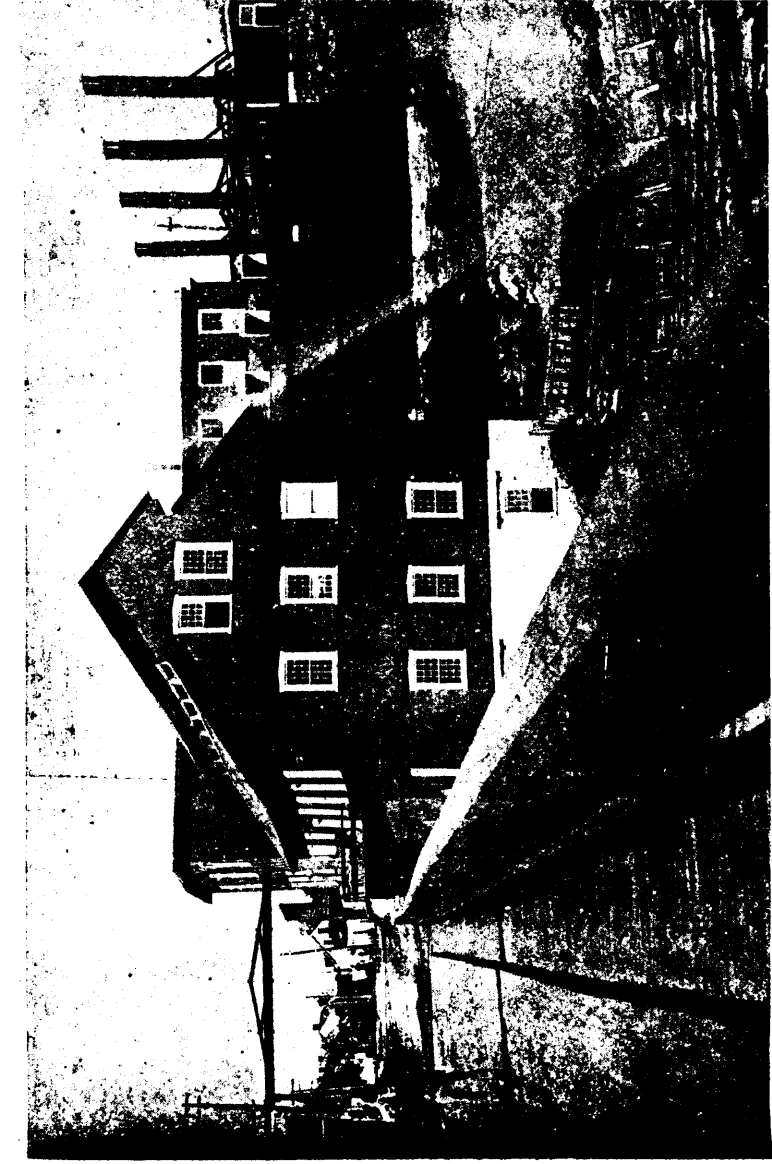


LE PRÉSIDENT FLARIANO PENICOTO



Fort de Santa Cruz Fort de Laage Fort de San Jac Fort de Villegagnon

LES ÉVÉNEMENTS DU BRÉSIL—ASPECT DE LA BAIE DE RIO DE JANEIRO PENDANT LES HOSTILITÉS



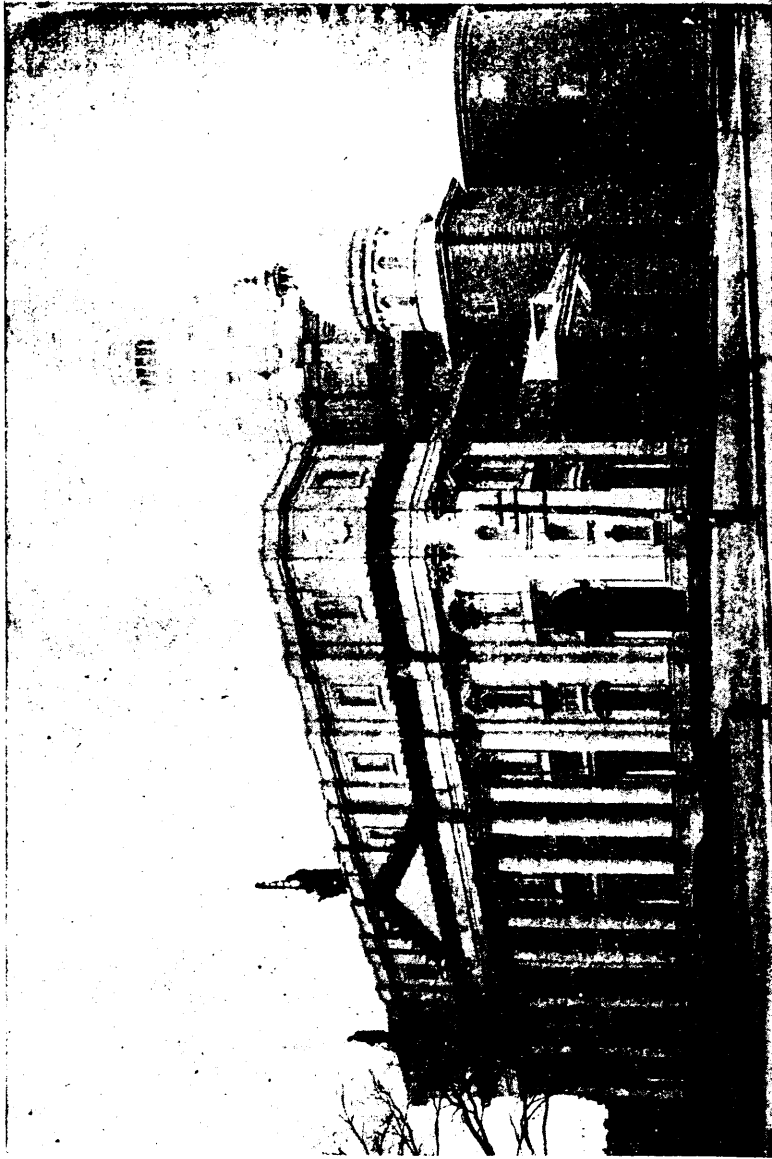
ETCHEMIN — MOULIN A SCIE DE M. ED. FETICH



MONTMORENCY — VUE SUR LA RIVIERE MONTMORENCY Photo N. G. Kironac, amateur



Photo J. N. Laprés
MONTRÉAL — L'HOTEL WINDSOR



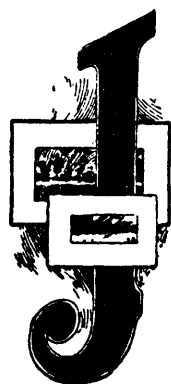
A TRAVERS LE CANADA
MONTRÉAL — LA CATHÉDRALE SAINT PIERRE

AVENTURE AVEC UN BISON

(Traduit de l'anglais, DE J. J. SMITH)



Me sentant en sûreté sur ma selle, je piquai droit sur le plus rapproché. —Page, 392 col. 3



J'e voyageais avec un convoi de Santa Fé à Indépendance. Un soir, après que nous eûmes rassemblé les wagons en *corral*, et que mon cheval eut pris un peu de repos et un picotin, je sautai en selle et résolus d'aller voir si je ne pourrais trouver quelque viande fraîche pour mon souper.

* *

La prairie était accidentée et le camp était placé dans un creux entre deux ondulations de terrain. Aussi, fût-il rapidement caché à mes yeux.

J'avais parcouru au moins cinq mille depuis le camp, lorsque mon attention fut attirée par un singulier bruit qui se produisait au-devant de moi.

J'étais justement au pied d'un pli de terrain qui m'empêchait de voir la cause de ce tapage, mais j'en connaissais bien la nature : c'était le meuglement du bison.

Par moment, j'entendais des chocs rapides, comme ceux de deux corps durs heurtés l'un contre l'autre.

J'escaladai l'escarpement avec précaution, et je regardai par-dessus l'arête. En contre-bas, dans le fond de la vallée, s'élevait un nuage de poussière, au milieu duquel je pouvais distinguer deux formes sombres et hirsutes. C'étaient, je le vis de suite, deux bisons engagés dans un combat terrible.

Ils étaient seuls. On ne voyait dans la prairie, à perte de vue, aucun de leurs congénères, ni dans la vallée ni dans la plaine au delà. Je ne pris que le temps de vérifier si la capsule était bien sur la cheminée de mon rifle et d'armer le chien.

Occupés comme l'étaient les deux animaux, je ne supposais pas qu'ils m'apercevraient, et je me disais que, s'il essayaient de fuir, je saurais bien atteindre l'un ou l'autre.

Sans plus hésiter, je marchai sur eux. Contrairement à mon attente, ils me flairèrent tous deux et détalèrent.

J'étais placé justement dans le vent, — et il venait frais, — et d'autre part le soleil avait projeté une ombre entre eux deux ; c'est ce qui avait éveillé leur attention.

* *

Ils couraient, sans paraître cependant bien effrayés ; ils semblaient plutôt indignés d'être dérangés dans leur combat singulier.

De temps en temps, un des deux faisait un petit détour et revenait en réaquant avec colère et en frappant violemment du sabot ; une ou deux fois je crus même qu'ils allaient me charger, et, si je n'avais pas été monté, je me serais bien gardé de risquer une pareille rencontre.

Je ne crois pas que l'on puisse concevoir une plus formidable paire d'antagonistes. Leur énorme stature, les cornes qui ornaient leur front, leurs yeux féroces et plus brillants encore de colère leur donnaient un aspect terrible, accentué par leur

meuglement et les attitudes menaçantes qu'ils se plaisaient à prendre. Me sentant tout à fait en sécurité sur ma selle, je piquai droit sur le plus rapproché et lui envoyai ma balle dans les côtes.

Elle fit son chemin, il tomba sur les genoux, se releva, arc-boutant ses jambes pour prévenir une seconde chute ; il allait de gauche à droite comme un berceau d'enfant. Puis il retomba sur les genoux, resta quelques instants dans cette position, tandis que le sang coulait de ses naseaux et, en fin de compte, il roula tranquillement sur le flanc et ne bougea plus.

L'intérêt que j'avais pris à contempler cette agonie avait permis au second bison de chercher son salut dans la fuite. En jetant un regard de côté, j'avais pu le voir disparaître derrière l'épaule de la colline. Je ne me souciais pas de le suivre ; mon cheval était fatigué, et je me doutais qu'il faudrait, pour rejoindre le bison, un sérieux temps de galop.

Aussi, sans plus penser à lui pour le moment, je sautai à terre et m'occupai de son congénère que j'avais tué.

* *

Un orme rabougri s'élevait solitairement dans la prairie : il y en avait bien quelques autres dans la plaine, mais ils étaient plus éloignés, celui-là était à vingt mètres du cadavre du bison. Je conduis mon cheval jusqu'à l'arbre et, détachant de ma selle ma corde à fourrage, je l'attachai par une extrémité au mors du cheval et par l'autre à l'arbre, puis je revins procéder à l'écorchage de mon bison.

J'avais à peine affilé ma lame de couteau que le bruit d'un souffle violent me fit redresser et regarder autour de moi. Je compris au premier coup d'œil.

Une masse sombre dépassait l'épaule de la colline, et bientôt se précipitait du haut en bas sur moi. C'était le buffle qui s'était enfui ; il revenait.

* *

Tout d'abord, cette vue me causa plutôt du plaisir qu'autre chose. J'avais, il est vrai, assez de viande, mais j'aurais le triomphe de rapporter au camp deux langues au lieu d'une.

Je fermai rapidement mon couteau et saisis mon rifle, que, selon ma bonne habitude, j'avais pris soin de recharger. Pendant quelques secondes, je me demandai si je courrais vers mon cheval pour me remettre en selle, ou si je ferais feu de la place où j'étais. Le bison se chargea de résoudre lui-même cette question. L'arbre et le cheval faisaient un angle avec la direction dans laquelle il courait ; mais, attiré par le hennissement bruyant du cheval, qui piétinait et se cabrait violemment, peut-être aussi parce qu'il prenait cela pour un défi, le bison changea soudain de direction et courut à toute vitesse sur le cheval qui, de son côté, tendit violemment la corde qui l'attachait.

J'entendis comme un coup de fouet et je vis mon cheval partir à travers la prairie, au grandissime galop comme s'il avait eu un fagot d'épines sous la queue.

J'avais, sans doute, négligemment attaché, la la corde au mors, si elle s'était détachée.

* *

Cela me chagrina, sans trop m'alarmer jusqu'à là. Mon cheval retrouverait probablement son chemin jusqu'au camp, et le pis aller était que je devrais faire le même trajet à pied.

Aussi, voulais-je me donner la satisfaction de punir le bison du tour qu'il me jouait, et je lui fis face. J'avais vu qu'il n'avait pas suivi le cheval et qu'il revenait de nouveau sur moi.

Dès le premier instant, j'eus l'idée que j'étais dans une mauvaise passe. Le bison venait sur moi avec furie. Que mon coup de fusil le manquât ou même le blessât seulement, et je savais qu'il pouvait me rejoindre en trois minutes. Je n'en étais que trop certain.

Je n'avais pas de temps pour réfléchir, pas même une seconde. La bête furieuse était à dix pas de moi, j'épaulai mon rifle, je visai au défaut de l'épaule et je fis feu.

Impossible de recharger ; car mes pistoles étaient partis avec mon cheval et mes fontes ; quant à atteindre l'orme dont j'ai parlé, c'était impossible : le bison était entre lui et moi : filer tout droit dans la direction contraire, voilà tout ce que pouvait me donner la perspective de cinq minutes de répit. Je tournai les talons et me mis à coarir.

Je pouvais courir aussi vite que bien des individus et, dans cette occasion, je fis de mon mieux, mais, en moins de deux minutes, j'eus conscience que le bison gagnait sur moi ; il marchait presque sur mes talons, je compris cela au bruit qu'il faisait, car, il ne me laissait pas le temps de me retourner pour regarder en arrière

* *

A ce moment apparut devant moi quelque chose qui promettait d'interrompre cette chasse d'une manière ou d'une autre

C'était une sorte de fossé ou de ravin qui coupait perpendiculairement mon chemin. Ce fossé avait plusieurs pieds de profondeur ; le fond en était desséché et les talus étaient à pic.

J'étais presque sur le bord que je ne l'avais pas encore aperçu, mais aussitôt il me vint à l'idée qu'il m'offrirait un moyen de sécurité au moins temporaire... Que je pusse seulement le franchir ! J'étais convaincu que le bison n'arriverait pas à en faire autant.

C'était un vrai saut à exécuter : au moins dix-sept pieds. J'avais franchi plus que cela dans mon temps, et, sans ralentir mon allure, je franchis le fossé d'un saut.

* *

J'atteignis heureusement le bord opposé et je pus tourner la tête pour voir mon *chasseur*. Je comprenais maintenant combien j'avais été près de mon heure dernière. Le bison était déjà au bord du ravin. Si je n'avais pas pris mon élan de suite, j'aurais pour l'instant dansé au bout de ses cornes.

Pour lui, il n'avait pas fait le saut, la profondeur du ravin l'avait effrayé, et je supposais bien qu'il ne pourrait franchir cet obstacle.

Maintenant, campé sur le bord opposé au mien, la tête baissée et les naseaux grands ouverts, sa queue battait les poils luisants de ses flancs, tandis que ses yeux brillants donnaient une très exacte idée de sa rage déconcertée. Je vis que mon coup de fusil avait fait sa besogne à son épaule. En effet, le sang coulait le long des poils.

* *

Je commençais à me féliciter d'être ainsi heureusement hors d'affaire, quand un rapide coup d'œil, à droite et à gauche, coupa net à mon bonheur.

Je vis que les deux côtés, à une distance de cinquante pas au plus, le fossé, de moins en moins profond, se terminait dans la plaine, et qu'à chaque bout la route était libre.

Le bison observait cela en même temps que moi, il vira et se mit à courir le long du ravin, avec l'intention évidente de le contourner.

En moins d'une minute nous étions encore du même côté, et ma situation m'apparaissait aussi terrible qu'avant. Je me retournai rapidement et je sautai une deuxième fois le fossé, et de nouveau nous fûmes chacun sur un bord opposé.

* *

Durant toutes ces manœuvres, j'avais pensé à mon fusil et, voyant que j'avais maintenant le temps de recharger, je cherchai ma poire à poudre. A mon grand étonnement, je ne pus mettre la main dessus. Je cherchai la courroie sur ma poitrine : elle n'y était pas ; la ceinture et mon sac à balles, tout était absent. Je me rappelai, en me creusant la tête pour savoir où j'avais pu laisser tout cela, que je m'en étais débarrassé pour dépouiller le buffle : tout était resté près de la carcasse.

Cette découverte me causa un vif désappointement.

Par ma négligence, j'étais maintenant à la discrétion de mon adversaire. Il ne m'était pas possible d'aller chercher mes munitions. Avant d'être à moitié chemin, je serais rejoint par le bison. Je n'avais plus de temps à consacrer à des regrets superflus ; l'animal avait de nouveau tourné le fossé et était encore du même côté que moi, et je dus exécuter un troisième saut.

En réalité, je ne me rappelle pas combien de fois je franchis le ravin, soit en avant, soit en arrière. Je pense que cela arriva bien une vingtaine de fois, et je commençais à me fatiguer de cet exercice. Maintenant, le saut était juste tout ce que je pouvais donner, en faisant de mon mieux, et ma faiblesse augmentait à chaque répétition. J'étais persuadé que je finirais par aller m'abîmer contre le bord opposé du fossé, à pic et rocailleux. Je serais même simplement tombé au fond, que l'animal aurait pu facilement arriver jusqu'à moi en entrant dans le ravin, par l'une ou l'autre des extrémités. Je commençais à craindre une issue fatale. Cette brute, pleine de rancune, ne manifestait aucune velléité de se retirer. Au contraire, ses nombreux désappointements semblaient la rendre plus acharnée dans son ressentiment.

* *

L'idée me vint de regarder autour de moi, pour voir si rien ne m'offrirait un peu plus de sécurité. Il y avait bien les arbres mais ils étaient trop

éloignés, le seul qui fût près était justement celui auquel mon cheval avait été attaché. Il n'était pas très gros, comme tous ceux de son espèce, — c'était un peuplier du Canada, — et il n'avait pas de branches près du sol. Je savais que je pourrais grimper en embrassant le tronc, qui n'avait pas plus de six pouces de diamètre ; si je pouvais atteindre le peuplier, il devait certainement m'offrir une meilleure protection que le fossé, dont j'avais bien cordialement assez. La question était d'arriver à l'arbre avant le bison.

Il était à peu près à quatre cents pieds de moi. En manœuvrant adroitement, je pouvais gagner une avance de moitié. Qu'avec cela, il se conduisit convenablement, et tout serait bien.

* *

J'arrivai à l'arbre et je sautai dessus comme un acrobate, mais je sentis, en grim pant, la respiration bruyante du bison derrière moi, et les coups qu'il portait à l'arbre faillirent me faire tomber sur ses cornes. Après quelques efforts, je parvins enfin à m'installer dans les branches. J'étais maintenant hors de tout danger immédiat ; mais comment allait finir cette aventure ? Je savais, par l'expérience d'autres chasseurs, que mon ennemi pouvait rester des heures au pied de mon arbre, voire des jours. Des heures suffisaient largement, car je ne pouvais demeurer longtemps dans cette situation. Après avoir supporté le grand soleil, la poussière



et le violent exercice de l'heure qui venait de s'écouler, j'aurais risqué ma vie pour un verre d'eau.

Si le bison demeurait là, avais-je quelque chance de m'en tirer ? J'avais bien un espoir, celui que mes compagnons viendraient à mon secours, mais je réfléchissais que cela n'arriverait pas avant le lendemain matin. Ils s'apercevraient alors seulement de ma disparition.

Peut être bien aussi que mon cheval était rentré au camp ; mais dans ce cas, encore, ils ne pourraient se mettre à ma recherche avant que la nuit fût tombée, et comment retrouveraient-ils ma piste dans l'obscurité ? Pourraient-ils même le faire pendant le jour ?

Cette dernière question que je me posais, m'alarmait vivement. J'étais justement en situation de voir plutôt le vilain côté des choses, et je me disais qu'il était bien probable qu'ils ne pourraient me retrouver.

Il y avait pour cela deux raisons. Les pistes des chevaux étaient nombreuses dans la prairie, où avaient passé les Indiens. Je savais qu'ils chassaient le bison. Par conséquent, ils pourraient fort bien passer pendant la nuit et effacer toutes les pistes précédentes, la mienne comme les autres.

Il n'y avait non plus aucune chance que mes compagnons me trouvaient par simple hasard. C'est un rude espace qu'un cercle qui a dix milles de diamètre. La prairie, du reste, était accidentée avec des inégalités de terrain, des plis et des vallées. L'arbre sur lequel j'étais perché était, en outre, au fond d'une de ces vallées, et l'on ne pouvait l'apercevoir d'aucun côté, à quinze cents pieds de distance. Si, dans leurs recherches, mes compagnons passaient sans héler, ils pouvaient très bien n'apercevoir ni l'arbre, ni la vallée.

* *

Je restai longtemps plongé dans ces idées tristes et ces sombres pressentiments. La nuit était venue, mais la brute, furieuse et obstinée, ne paraissait nullement disposée à lever le siège. Elle demeurait attentive, tournant quelquefois autour de l'arbre, battant l'air de sa queue et poussant le ronflement sonore, bien connu des chasseurs de prairies, et qui ressemble au cri du porc effrayé.

Tandis qu'il exécutait ce manège, un objet attira mon attention : c'était la corde à fourrage laissée par mon cheval.

Une extrémité était attachée solidement au tronc du peuplier et l'autre traînait dans la prairie, sur laquelle elle s'était étendue au départ du cheval ; ce fut le bison lui-même qui me fit remarquer la corde dans laquelle il se prenait parfois les pieds en tournant autour de l'arbre. Il me vint tout à coup une idée très nette, et un espoir soudain me ranima. Un plan de sauvetage se présentait à moi et me paraissait si facilement exécutable que je sautai, sur mon perchoir, quand il se dessina dans mon esprit.

La première chose à faire était de rentrer en possession de la corde. Ce n'était pas tout ce qu'il y avait de plus facile. La corde était, comme je l'ai dit, enroulée et attachée au tronc, mais le nœud avait glissé en bas de l'arbre jusqu'à terre et je ne pouvais descendre la rattraper.

La nécessité me suggéra un moyen. Mon aiguillette, un morceau de fil de fer tout droit avec une extrémité retournée en anneau, pendait à l'un des boutons de ma veste : je la pris et la recourbai en forme de crochet. Je n'avais pas de cordes, mais mon couteau de chasse était resté à sa place dans sa gaine. Je coupai plusieurs lanières dans les basques de ma veste en peau de daim et je les attachai bout à bout de manière à former une corde assez longue pour atteindre le sol. Je fixai le crochet à l'une des extrémités et, le faisant descendre, j'essayai de repêcher la corde.

Après quelques essais infructueux, le crochet saisit la corde, il la fit monter le long de l'arbre et je parvins à avoir entre les mains l'extrémité libre.

Je laissai l'autre bout comme il était, sachant qu'il était solidement attaché autour du tronc, ce qui était justement ce que je désirais. Mon intention était de lacer le buffle, et, dans ce but, je procédai avec soin à la confection d'un nœud coulant, à l'extrémité de ma corde à fourrage. Cela fut fait avec toute l'adresse que je pus y mettre ; ma

vie allait dépendre de cette corde. C'était une tresse de cuir et l'on n'aurait pas pu trouver mieux, mais je comprenais que la moindre chance que j'aurais contre moi dans ce moment critique pourrait me coûter la vie. Dans cette conviction, je fis une boucle en épaisseur et je serrai le nœud de toutes mes forces, puis je passai la corde dans la boucle et je fus prêt.

Je maniais assez convenablement le lasso, mais les branches m'empêchaient de le dérouler à mon aise.

Il était nécessaire, à cause de cela, que l'animal fût dans une certaine position sous l'arbre. En poussant des cris et en faisant toutes les démonstrations possibles, j'arrivai à la longue à obtenir qu'il se plaçât ainsi. Le moment décisif était arrivé, le bison était presque directement au-dessous de moi.

* *

Je lançai le nœud coulant et j'eus le plaisir de le voir tomber en rond autour du cou du bison. Je serrai d'un coup sec. La corde se glissa admirablement dans la boucle et se fixa solidement parmi les poils rudes du cou de l'animal. Il était saisi juste à la bonne place et je le tenais comme je l'avais désiré.

À ce moment où le bison se sentit serré à la gorge, il s'élança comme un fou pour s'éloigner de l'arbre, puis il se mit à tourner tout autour. Contrairement à mon désir, le lasso avait glissé de mes mains et ma position sur ces branches assez légères laissait à désirer comme stabilité, car je ne pouvais diriger l'opération selon mon gré. Néanmoins j'avais repris confiance. Le bison était attaché, il ne s'agissait plus que de sauter plus loin que la longueur de la corde et de prendre mes jambes à mon coup.

Mon fusil était à terre d'un côté, près de l'arbre, là où je l'avais jeté pour opérer mon escalade. J'avais grande envie de l'emporter avec moi. Je choisis, en conséquence, le moment où l'animal, dans une de ses courses circulaires, se trouvait de l'autre côté de l'arbre. Je me laissai glisser le long du tronc, je sautai sur mon rifle et me mis à courir.

* *

Je savais que ma corde à fourrage avait à peu près vingt mètres de longueur, mais je courus pendant plus de cent pas avant de faire halte. J'eus quelque envie de continuer ma course, comme si la corde ne m'avait pas absolument garanti de tout danger. En effet, le buffle était un des plus gros, un des plus forts que j'eusse jamais vus. La corde pouvait casser. Le nœud qui l'attachait à l'arbre pouvait se dénouer ou le nœud coulant glisser par-dessus la tête de l'animal. Par curiosité cependant, ou dans le désir d'être bien assuré de ma curiosité, je regardai encore un instant, quand, à ma grande joie, je vis que le monstre tendait la corde pour s'éloigner dans la plaine, et je pus constater que le lasso tenait aussi solidement qu'une corde à bœufs ; puis la langue de l'animal, qui se mit à pendre hors de sa gueule, me prouva qu'il s'était étranglé lui-même, aussi parfaitement que je le pouvais désirer.

À cette vue, l'idée de la langue de bison pour souper me revint dans toute sa vigueur et je me mis en tête qu'il me fallait manger de cette langue et non d'une autre. Je retournai immédiatement chercher ma poudre et mes balles que, dans mon impatience à me tirer d'affaire, j'avais complètement oubliés. Je pris ma poire à poudre, je versai une charge, je bourrai solidement une balle là-dessus, et m'approchant, du buffle immobile, je mis le canon de mon fusil à trois pieds de son muse et fis feu. Il eut deux ou trois soubresauts, puis se tint absolument tranquille. C'était fini.

* *

En un instant, j'enlevai sa langue d'entre ses dents et retournai à l'autre buffle, faire l'opération que j'avais commencée sur lui.

J'étais trop fatigué pour songer à rapporter une lourde charge ; aussi je dus me contenter des langues, et, les attachant à cheval sur le canon de mon rifle, je mis celui-ci sur mon épaule et com-

mençai à chercher mon chemin pour retourner au camp.

La lune s'était levée et je n'eus pas de difficulté à suivre ma piste, mais je n'étais pas à moitié chemin que je rencontrais plusieurs de mes compagnons. Mon cheval était depuis peu arrivé au camp, sa vue avait aussitôt donné l'alarme et l'on s'était mis à ma recherche.

Quelques-uns, qui avaient envie de viande fraîche, coururent jusqu'aux restes des deux bisons pour rapporter quelque morceau de choix, mais avant minuit tout le monde était revenu, et, avec l'accompagnement de la musique que faisait une bosse de bison en pétillant joyeusement sur la flamme, je racontai à mes compagnons les détails de mon aventure.

L'ORIGINE DES TIMBRES-POSTES

L'origine des timbre-poste, ces petits carrés de papier dont plus d'un a fait le tour du monde, ne remonte qu'au dix-septième siècle. Elle est toute française et curieuse : pour être rapportée, et de nature à intéresser les collectionneurs. C'est en France qu'elle est née.

Quand Louis XIV était en voyage, les personnes de sa suite se procuraient des marques spéciales qu'elles apposaient sur les lettres à destination de Paris, pour les faire porter et distribuer par les courriers du roi.

Un collectionneur, M. Feuillet de Conches, possède une lettre adressée à Mlle de Sudéry par Périsor Fontanier, et sur laquelle est appliqué ce genre de timbre-poste.

Voici d'ailleurs le règlement de 1654.

« On fait savoir à tous ceux qui voudront écrire d'un quartier de Paris à un autre que lettres, billets ou mémoires seront fidèlement portés et diligemment rendus à leur adresse et qu'ils en auront promptement réponse pourvu que lorsqu'ils écrivent ils mettent avec leurs lettres un billet qui portera "port payé" parce que l'on n'a point d'argent, lequel billet sera attaché à la dite lettre ou mis autour de la lettre, ou passé dans la lettre, ou en toute autre manière qu'ils trouveront à propos de telle sorte néanmoins que le commis puisse voir et l'oster ayément. »

Le prix de ce billet d'affranchissement était d'un sou typé. Le règlement se termine ainsi :

« Les commis commenceront à porter les lettres le 18 août 1654. On donne ce temps afin que chacun aye le loisir d'acheter des billets. »

LE PALAIS DES FUMEURS

Le grand Nicot ne croyait pas que l'industrie du tabac prendrait une telle extension quand il découvrit ses propriétés. Il était loin de supposer que l'on bâtirait de véritables palais pour exposer le tabac sous toutes formes et que l'univers presque entier deviendrait fumeur.

M. Stremensky, le populaire marchand de tabac de Montréal vient d'établir, rue Ste-Catherine No 1709, près de la rue St-Denis, une maison qu'il appelle avec grande raison : *Le Palais des Fumeurs*.

L'intérieur de ce nouveau magasin est tout à fait curieux. Les murs sont ornés de grands panneaux de glaces contenant chacune l'armoire illustrée des principales marques de cigares. Tout l'intérieur forme un immense miroir offrant un effet merveilleux. C'est une véritable curiosité. Les vitrines des comptoirs contiennent un régal princier pour les disciples du grand Nicot, lesquels sont attirés à l'intérieur par d'immenses vitrines garnies avec tout le goût que l'on connaît à M. Stremensky.

Tout fumeur trouvera là ce qui lui faut ; les meilleurs cigares domestiques et étrangers et de grandes salles richement installées pour venir brûler le cigare ou la cigarette.

On dit que les émotions violentes font changer de couleur. C'est sans doute pour cela qu'il y a des nègres.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT

CHOSSES ET AUTRES

—Le temps est le modèle des travailleurs ; il n'a jamais demandé de raccourcir ses heures de travail.

CHARBON EN POUVRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES *maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysentérie, la cholérine, le choléra.*
DU DR **BELLOC** 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Le prince de Galles a 17 beaux frères, 16 oncles, 57 cousins et 58 neveux et nièces.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'*Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces.* LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET.
DR **VALLET** 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

—Il y a deux cents prêtres aux États Unis, faisant partie de l'ordre des Rédemptoristes.

QUININUM LABARRAQUE

VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement cause par l'âge, les excès, le travail, la fièvre.
EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

Le tunnel sous eau au lac Michigan, à Chicago, a huit pieds de diamètre, quatre miles de long et a coûté \$1,100,000 à la cité.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

OPERA FRANÇAIS

M. R. SALLARD, Gérant

Spectacles de la Semaine commençant le 11 décembre.

Lundi : **LE PETIT DUC**, (Opérette)
Mardi : **CARMEN**
Mercredi soir et samedi en matinée : **Le MAÎTRE de FORGES**
Jeudi, vendredi et samedi soir : **LA FILLE de Mme ANGOT**

Billets en vente au théâtre même et au magasin de musique de M. Hardy, 1637, rue Notre-Dame.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les États-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

ENIGME

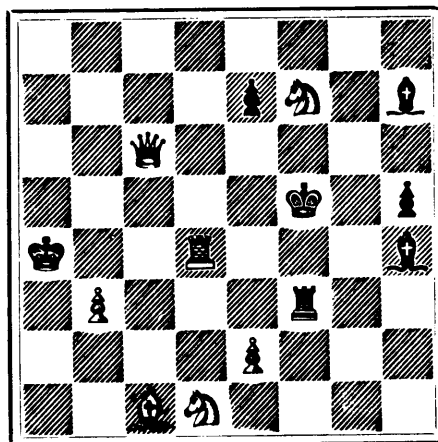
Quittant les lieux de ma naissance,
Je peuple tous les jours des pays étrangers,
Et par dix mille enfants inconstants et légers,
Je mets le monde en jouissance
De la fontaine de Jouvence.

Ces enfants empruntés, dont le nombre fourmille,
Ont entre eux sans cesse castille ;
Ils se brouillent au premier vent.
L'on ne peut sans maints coups de dent
Remettre l'ordre en ma famille.

No 135—PROBLEME D'ECHECS
4me CONCOURS DU "SCHOOLMASTER"

2e prix.—Composé par M. A. Whoeler

Noirs—6 pièces



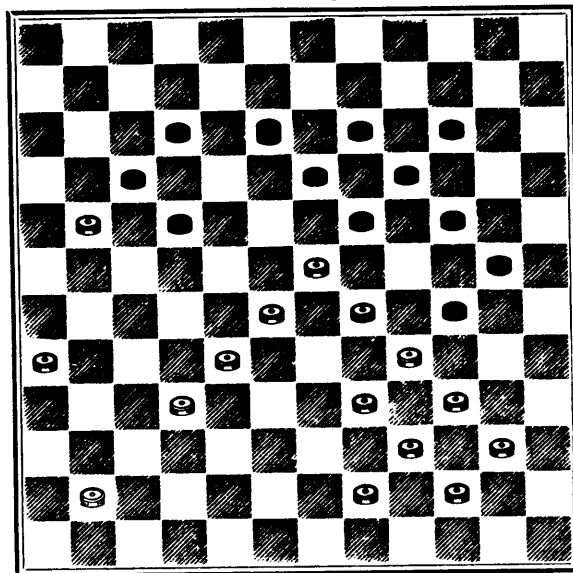
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 129.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. Ransom, Montréal

Noirs—12 pièces



Blancs—15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 127

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
53	47	28	41
44	37	31	33
46	39	62	64
39	4	64	25
19	32 gagnent		

Autre solution, par M. Aug. Mercure

65	60	26	41
61	56	62	49
38	33	49	47
53	40	27	25
40	1 gagnent		

Solutions justes par MM. Aug. Mercure, Ange-Gardien de Rouville, 127 1er et 2d; Nap. Brochu, Levis, 127 1er.

Solution de la charade : Théâtre.

Out deviné : Nap. Beaudy, New Auburn, Me ; Joseph Lavallière, Montréal ; Aurore B., Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 134

Blancs Noirs
1 D 5 FD 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

VISITEZ NOTRE

GRAND BAZAR

Notre grand bazar est actuellement assorti de mille et une nouveautés en fait de jouets de toutes sortes.

MANTEAUX, MANTEAUX

Visitez notre département de manteaux et examinez avec soin l'immense assortiment. Des lignes complètes de manteaux sont réduites de 50 à 75 par cent

Visitez ce département.

—VISITEZ NOTRE GRAND BAZAR—

Notre assortiment de poupées est immense et les prix sont plus bas que ceux du gros.

NOTRE GRAND BAZAR

Est bien assorti de jouets mécaniques de toutes sortes, tels que engins, bateaux, moulins, etc., à des prix plus bas que le gros.

MOUCHOIRS

Demandez notre ligne de mouchoirs initiales pour dames, vendus à 10c chaque.

JOHN MURPHY & CIE

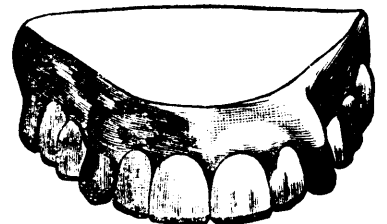
107, rue St-Jacques, Montréal

ÉTABLISSEMENT DE DÉTAIL

107, rue St-Jacques

Federal Bldg. 55

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra-léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire des dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "En Famille."

UNE DOSE
LE GRAND
TAKE
THE BEST

SHILOH'S
CURE.

Remède contre la toux, 25c, 50c, \$1.
Guérit la Consommation, la Toux, le Grippe, les Maux de gorge. Vendu par J. J. McGee.

A LA
VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de joaets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

DES

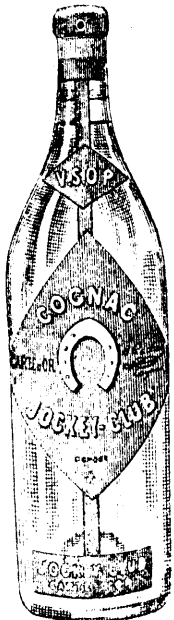
BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent
Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Abonnez vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATION D'AUTOMNE.—Notre assortiment dans la mercerie comprend les plus hautes nouveautés. Nous venons de recevoir les formes les plus nouvelles en fait de chapeaux américains et anglais.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

26474

Le suprême degré d'excellence pour la saveur, les qualités nutritives et digestives a été atteint par le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Le public a la garantie positive qu'il obtient la forme la plus parfaite possible d'aliments concentrés.

Refuser toute contref. con

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,557,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. E. ROUCHÉ & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P. S. — Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles de 50 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
199 rue St Laurent.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art cle perdu Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelcon que ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 9 décembre 1893.

32,716

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 13 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 13 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflet, Paris, France.



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recours aux

REMEDES SAUVAGES

DE

Geo. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., *9.10 p.m.,
Boston, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
Portland, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
Toronto—8.25 a.m., *9.00 p.m.
Detroit, Chicago, 8.25 a.m., *9.00 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., 9.10 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 4.45 p.m., 9.10 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.
Brockville, 8.25 a.m., 4.15 p.m.
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.,
St-Jean, 9.00 a.m., 4.05 p.m., 8.40 p.m. 8.20 p.m.
Sherbrooke, 4.05 p.m. 8.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
Perth, 8.2 a.m. 4.15 p.m., *9.00 p.m.
Newport, 9.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
Halifax, N. E., St-Jean, N. B. etc., 8.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Forture 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, 8.10 a.m., 8.30 p.m. et 10.30 p.m.
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Ottawa, 8.50 a.m.,
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse-8.50 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
† Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. † Chars-palais et chars-dortoirs. ‡ Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connection avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER.